

1<sup>ère</sup> Lecture : Josué 24,1-2a.15-17.18bI. Contexte

Le livre de Josué est fortement lié au Pentateuque non seulement par la conjonction « Et » qui entame le livre (Jos 1,1), mais aussi par l'évocation de Moïse dont Josué, son successeur, doit achever l'œuvre en faisant entrer et demeurer Israël en Canaan, la Terre Promise dont le Seigneur veut faire son Royaume. Ce livre de Josué raconte que, durant toute la vie du successeur de Moïse et sous sa conduite, Israël a été fidèle à Dieu, qui l'a installé en Canaan tout en laissant subsister de nombreux Cananéens pour entretenir la vigilance et l'obéissance des fils d'Israël. En Jos 23 qui précède et prépare notre texte, il est rapporté que Josué, devenu vieux, convoque tout Israël et ses chefs, leur expose la situation où ils sont, et leur dit comment ils devront se comporter après sa mort. Deux idées fortes traversent ce discours :

- a) La conquête de Canaan et l'établissement d'Israël au milieu de populations non encore entièrement conquises sont dus à Dieu seul ; dès lors, l'occupation du pays dans la paix se fera aussi par Dieu.
- b) Mais la condition pour être dans cette paix est la fidélité et la soumission à Dieu. Israël s'y est plié pendant toute la conquête ! Qu'il continue d'être attaché à la pratique de la Loi de Moïse, dans le rejet de toute idolâtrie et dans l'amour du Seigneur. Si Israël n'est pas fidèle et soumis à Dieu, non seulement les Cananéens lui feront la guerre, mais aussi le Seigneur le chassera de la Terre Promise, car rompre son Alliance avec lui, c'est être privé de la Promesse.

Se souvenant alors que Moïse, au delà du Jourdain, n'avait pu renouveler l'Alliance parce qu'Israël n'y était pas disposé, Josué pense que le moment est venu de pouvoir la renouveler. Puisque tous ont bénéficié de l'aide extraordinaire de Dieu, et que tous ont obéi aux ordres du Seigneur et aux ordres de Josué, rien n'empêche le renouvellement de l'Alliance, voulu par Moïse, afin que tous soient fortifiés dans leur fidélité et leur Bonne volonté. Cependant, comme le montre tout Jos 24 et, en partie, notre texte, Josué ne se fie pas à leur soumission actuelle. Si jusqu'ici ils ont été fidèles, c'est parce qu'il était avec eux et les dirigeait avec une main de fer, mais quand il ne sera plus là, ils redeviendront peut-être infidèles au Seigneur et à sa Loi, comme au temps de Moïse. Aussi Josué va-t-il insister sur ce point, afin qu'Israël en prenne bien conscience et s'engage sincèrement.

II. Texte1) L'amour indéfectible du Seigneur pour son peuple (v. 1-15)

- v. 1 : « À Sikem » : Le centre de ralliement des tribus d'Israël était Silo, où se trouve l'arche d'Alliance dans le sanctuaire du Seigneur (1 S 4,3). Pour la circonstance, Josué les conduit à Sikem (20 km au nord de Silo), parce que, semble-t-il, Sikem est un lieu privilégié des Patriarches, et parce cette ville est située près des monts Ebal et Garizim, où Josué avait lu la Loi de Moïse devant tout Israël (Jos 8,30-35). Et il invite les chefs d'Israël à se tenir devant Dieu, c.-à-d. devant l'arche d'Alliance, comme le suggère la Septante qui écrit « Silo » à la place de « Sikem ». L'arche étant le lieu de la présence du Seigneur, ce face à Dieu est important pour le renouvellement de l'Alliance.
- v. 2a : Du début du discours de Josué, le Lectionnaire ampute l'expression importante : « Ainsi dit le Seigneur, Dieu d'Israël », qui introduit un discours prophétique déterminant, concernant le Messie et toutes les nations.

- v. 2b-13 (omis) : Ces versets énumèrent tous les bienfaits du Seigneur envers Israël, depuis Abraham jusqu'à la Terre Promise, c.-à-d. une partie de l'Histoire du Salut. Aucun des péchés d'Israël n'est rappelé ; seul l'amour dévoué de Dieu qui a créé son peuple est longuement exposé. Mais au début, Dieu rappelle qu'Israël vient de Téraah, père d'Abraham, c.-à-d. du paganisme idolâtre, ce qui rehausse la générosité divine, dit à Israël de ne pas se glorifier de lui-même devant les Nations et lui rappelle de manière suggestive son penchant à l'idolâtrie.
- v. 14 (omis) : Josué a fini de parler au nom du Seigneur et va dire au peuple comment il doit répondre à tant de bontés divines envers lui. Il nous faut voir ce v. 14, parce qu'il fait comprendre la pensée de Josué, ainsi que le v. 15. Il y est indiqué deux attitudes directrices :
  - a) « Servez le Seigneur en plénitude et en vérité », c.-à-d. à la perfection et avec une foi sans détours. Ceci peut paraître étonnant, puisqu'Israël a été fidèle sous la conduite de Josué. Mais, outre que celui-ci parle pour l'avenir, lorsque le peuple ne sera pas fidèle, Israël ne se rend pas compte que [même sous Josué] sa fidélité était imparfaite. En disant « Ainsi dit le Seigneur » qui évoquait l'ère messianique où tout serait parfait, et en rappelant les bienfaits extraordinaires dont le peuple a bénéficié, Josué lui indiquait que sa fidélité ne ressemblait pas à celle de Dieu : le Seigneur s'est donné, sans réserve et en supportant les péchés, à un peuple mauvais dès l'origine ; donc, qu'Israël se donne aussi, sans réserve et à travers les épreuves, à son Seigneur infiniment bon.
  - b) « Détournez-vous des idoles » : Ceci étonne davantage, car, en obéissant à Josué, Israël ne se serait jamais permis d'être idolâtre. Mais, outre qu'ici aussi Josué parle pour l'avenir et pour l'ère du Messie, il évoque, comme il le dira au v. 23, les idoles que le peuple a dans le cœur et dont il n'a pas conscience.

« Au delà du Fleuve » : il s'agit de l'Euphrate au delà duquel séjournaient les parents d'Abraham avant son appel par Dieu. Pour l'expression reprise aussi par la Septante, les (Néo)-Vulgates mettent la Mésopotamie qui en est la traduction littérale sous la forme d'un nom propre.
- v. 15 : « S'il ne vous plaît pas ... », traduction adoucie de « Si c'est-mal à vos yeux » qui est une provocation de Josué pour inciter le peuple à faire ce qu'il lui demande : « Choisissez qui vous servirez ». Josué oblige Israël à faire un choix libre et mûri, car un tel choix oblige à savoir à quoi il engage et quelles dispositions l'animent. Il veut une réponse réfléchie et personnelle, comme cela est nécessaire à un peuple issu d'idolâtres et versatile. Il lui dit carrément qu'il le soupçonne d'idolâtrie et de mauvais engagements :
  - a) Parce qu'il le soupçonne d'être enclin à l'idolâtrie, il lui propose d'élire de faux dieux à la place du Seigneur, afin qu'il scrute son cœur. Et il lui propose deux sortes d'idoles : celles de ses pères païens de Mésopotamie, car « tel père, tel fils » ; ou celles des Amorréens (ou Cananéens) où il vit, parce qu'on prend facilement les habitudes des gens avec lesquels on habite.
  - b) Parce qu'il le soupçonne de mauvais engagements pour le renouvellement de l'Alliance, il lui oppose son propre attachement et celui de sa famille au Seigneur seul : « Moi et ma maison, nous servons le Seigneur », autrement dit : « Nous serons le peuple du Seigneur, et vous ne le serez plus ».

Ces deux reproches de Josué, nous les retrouvons dans la bouche de Jésus devant les représentants du peuple, lorsqu'il dénonçait inutilement leur mépris de Dieu par leur attachement idolâtrique à sa Loi, et lorsqu'il les menaçait de choisir un nouveau peuple qui l'écouterait (Mt 21,42-46). Les paroles de Josué ne sont donc pas une réflexion logique qu'il communique à Israël avant son engagement important de

renouveler l'Alliance ; c'est une mise en garde, un avertissement sévère contre un engagement étourdi, mensonger et bâclé. C'est justement parce que Josué sait très bien, lui qui a parlé en prophète, ce que le peuple répondra, à savoir : « Nous servirons le Seigneur », et qu'en fait, plus tard, « il abandonnera le Seigneur » (v. 19-20), qu'il lui reproche son idolâtrie, et le met au défi de suivre son exemple et celui des siens. Il fallait que Josué sût l'avenir, et que le peuple fût tout à lui, pour qu'il parlât d'une façon aussi audacieuse et franche.

## 2) La soumission enthousiaste du peuple au Seigneur (v. 16-28)

- v. 16 : « Plutôt mourir que », litt. « Profanation pour nous plutôt que » (qui est une formule de serment imprécatoire) « d'abandonner le Seigneur pour servir d'autres dieux ». Sans aucune objection ni hésitation, le peuple affirme avec force, déplaisir et conviction, sa fidélité indéfectible à Dieu. Il ne se rend pas compte de l'état de son cœur, il ne sent pas le besoin d'être éclairé sur ce point, et il trouve Josué alarmiste, voire pessimiste.
- v. 17 : « C'est le Seigneur notre Dieu qui ... », litt. « Car le Seigneur est notre Dieu, lui qui ... », et le peuple d'énumérer les bienfaits merveilleux du Seigneur envers Israël. Pour convaincre Josué de sa fidélité et de sa soumission au Seigneur son Dieu, le peuple avance deux sortes d'arguments concrets qui ont emporté sa décision et sa détermination. Le premier est le rappel des bienfaits que le Seigneur a réalisés pour lui et dont il est reconnaissant : la délivrance de l'Égypte, les grands miracles obtenus, la protection divine dans sa marche au Désert, la conquête de Canaan après sa victoire sur les peuples rencontrés. Le deuxième argument se trouve au v. 18 dont le Lectionnaire n'a donné que la fin. La partie omise dit : « Le Seigneur a chassé loin de notre face tous les peuples, ainsi que l'Amorréen qui habite notre terre », ce qui veut dire : à nos yeux, plus aucun peuple n'existe, nous sommes uniquement devant le Seigneur dans sa terre. Le premier argument répond au soupçon d'idolâtrie, le second à celui de mauvais engagement à Dieu.
- v. 18b : « Nous aussi, nous servirons le Seigneur ». Le peuple en conclut : Nous sommes le peuple que Dieu a comblé, son vrai peuple reconnaissant ; dès lors, ce n'est pas seulement toi et les tiens, dit-il à Josué, mais c'est « Nous aussi qui servirons le Seigneur, car lui est notre Dieu », et les dieux des peuples n'existent pas pour nous.
- v. 19-28 (omis) : Mais Josué est loin d'être satisfait d'une telle réponse. Il avance, lui aussi, deux arguments suivis d'un ordre révélateur :
  - a) « Le Seigneur est un Dieu jaloux ». Le peuple, qui pense ne pas devoir en être victime, se contente de dire : « Nous servirons le Seigneur » (v. 19-21).
  - b) « Vous porterez le poids de votre décision ». Le peuple qui est fier de lui-même, dit qu'il en prend le risque (v. 22).
  - c) « Écartez alors les idoles et soumettez-vous à Dieu » : le peuple, qui s'étonne de l'insistance soupçonneuse de Josué, répond avec force et refus d'être idolâtre : « Nous servirons le Seigneur et lui obéirons » (v. 23-24).

Alors Josué conclut l'Alliance, écrit le serment du peuple, mais dresse une stèle qui sert de témoin des paroles d'Israël à Sikem, en disant son espoir que le témoignage de cette stèle l'empêchera de renier le Seigneur. Puis il congédie le peuple (v. 25-28). Juste après, est signalée la mort de Josué.

## Conclusion

Le renouvellement de l'Alliance, que Josué avait voulu parfaite, est certes valable, puisqu'Israël l'a accepté librement et pour de bons motifs, mais il est quand même compromis par des certitudes du cœur, incontrôlées et arbitraires. Sur ce point, Josué a remarqué un effet contraire à ce qu'il voulait et demandait. En exposant, dans son discours, les merveilles de l'amour de Dieu pour son peuple, il espérait de sa part une totale confiance en Dieu, un retour sur soi pour un examen sincère de son cœur, une découverte de son penchant à l'idolâtrie, la demande d'une aide divine pour l'avenir et pour son engagement présent. Mais Israël est content de lui-même, n'aime pas déballer les points obscurs de sa vie, cherche ce qui provoque son enthousiasme, est convaincu de la pureté de son cœur, et trouve Josué trop pointilleux. Josué, qui s'est donné du mal pour obtenir d'Israël un consentement du cœur et pas seulement de bouche, est profondément déçu, et d'autant plus déçu et attristé que le peuple s'est engagé librement à se soumettre entièrement à Dieu. Soumission minée dans le fond du cœur, que cette soumission qui se base sur les préférences intéressées du cœur et néglige la parole prophétique de leur conducteur choisi par Dieu et Moïse ! Jésus, dont Josué est la figure – il porte le même nom –, fera la même expérience avec ses contemporains, mais il ne sera pas déçu, car il s'ait que le péché aveugle et ferme le cœur, et l'empêche d'être tout à Dieu.

La vertu suggérée par ce texte est la soumission à Dieu et à ses délégués qui eux parlent et guident en son nom. Il ne s'agit pas de la soumission de bouche qui se dispense d'être dans le cœur et dans les actes, ni non plus de la soumission selon ses propres pensées jugées bonnes ; il s'agit de la soumission du cœur qui se connaît, se méfie de lui-même, se sait mauvais dès son enfance, estime les autres supérieurs à lui, et agit avec cet amour que Josué a souligné en exposant les bienfaits du Seigneur envers Israël. Car la soumission faite avec amour va jusqu'à préférer l'avis légitime de l'aimé à son propre avis. Mais Israël s'aimait trop lui-même pour se soumettre au Seigneur, son Dieu, en lui montrant son cœur tel qu'il est. L'amour véritable d'ailleurs est toute soumission. Nous en avons l'exemple magistral en Jésus qui dit : « Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir et donner ma vie en rançon » (Mc 10,45). En lui, nous voyons Dieu se soumettre à sa créature. Nous le remarquons déjà dans notre texte : Josué a bien vu la soumission du Seigneur à son peuple égoïste, en acceptant de lui le renouvellement de l'Alliance. Si Dieu se soumet ainsi à sa créature, il est plus que normal que sa créature se soumette à lui. Tel est l'aspect fondamental de la vertu de soumission : se mettre en dessous de Dieu et des ses délégués. Quand cette attitude est faite de bon cœur, toutes les autres soumissions sont plus faciles à mettre en pratique.

## Épître : Éphésiens 5,21-32

### I. Contexte

C'est la suite du texte de dimanche dernier, où Paul disait : « Ne vous enivrez pas de vin, mais soyez remplis du Saint-Esprit », et indiquait deux des trois moyens qui permettent l'action du Saint-Esprit : la prière ecclésiale, l'action de grâce au Père et, comme troisième moyen, la soumission les uns aux autres, qui commence notre texte et qui va porter, plus spécialement, sur le mariage. Notre texte va donc développer ce troisième moyen, en tant qu'il vise à faire vivre du Saint-Esprit. Dès lors, le développement sur le mariage n'est pas simplement un enseignement fondamental sur le mariage chrétien que les Éphésiens connaissent déjà, c'est un exposé sur la façon de vivre les relations des hommes avec leur femme, afin qu'elles soient remplies du Saint-Esprit. Dans d'autres textes, en effet, Paul parlera des relations correctes entre les époux, de l'interdiction du divorce, de la chasteté conjugale, ainsi que des tribulations du mariage qui empêchent d'être tout entier au Seigneur et que la virginité évite. Mais ici, dans tout le texte, l'Apôtre parle du Mystère du Christ à vivre dans l'Esprit Saint.

De plus, comme les trois moyens de vivre du Saint-Esprit étaient donnés en opposition à l'ivresse venant du vin, Paul y joint le mariage, parce que celui-ci, vécu comme les païens, peut porter à la débauche comme le vin, à l'amour érotique, incontrôlé et débridé, offrant une certaine ressemblance avec l'euphorie de l'ivresse (Ct 2,4). Il sera d'ailleurs question de l'amour-*ἀγάπη* dans notre texte : il y est signalé cinq ou six fois, et il concerne particulièrement le Saint Esprit. Or cet amour-*ἀγάπη* est aussi bien l'amour envers le prochain que l'amour envers Dieu ; c'est même l'amour envers le prochain qui prouve l'amour envers Dieu, et le premier prochain des époux est leur conjoint. Il y a donc un lien entre le mariage chrétien, vécu dans l'amour mutuel, et la vie selon l'Esprit du Christ.

## II. Texte

### 1) Soumission de la femme comme de l'Église (v. 21-24)

- v. 21 : « Soyez soumis les uns aux autres » : Paul parle de la soumission mutuelle des chrétiens, parce que la soumission de la femme est du même ordre. Et puisque cette soumission est demandée parce que et afin que les chrétiens vivent du Saint-Esprit, il ne s'agit pas de la soumission naturelle, mais de la soumission surnaturelle, celle qui vit de la grâce divine, comme toute vertu chrétienne. C'est pourquoi Paul ajoute : « Dans la crainte du Christ ». Les chrétiens se soumettent les uns aux autres, parce que c'est la volonté du Christ. Et à propos de quoi faut-il se soumettre ? La première lecture nous l'a dit : vivre l'Alliance, en servant le Seigneur du fond du cœur et en réponse à l'amour qu'il nous a manifesté. Ici, la soumission va plus loin que l'écoute du Seigneur et de son délégué ; c'est l'écoute de tout frère qui veut nous corriger ou nous engager à vivre fidèlement la Nouvelle Alliance.
- v. 22 : « Que les femmes soient soumises à leur mari » : C'est particulièrement à la femme qu'est demandée la soumission. Mais avant de dire pourquoi, Paul ajoute : « Comme au Seigneur (Jésus) », c.-à-d. de la même façon que tout chrétien doit être soumis au Christ ressuscité. Ceci ne veut pas dire seulement que la femme doit avoir pour son mari la même soumission qu'elle a pour le Seigneur, mais aussi que le Seigneur manifeste sa volonté par le mari. Paul va dire maintenant le motif de cette soumission de la femme.
- v. 23 : « Car, pour la femme, le mari est la tête », litt. « Parce que le mari est la tête de la femme ». La tête est ce qui dirige tout le corps, en même temps qu'elle en prend soin. Paul prend cette comparaison du corps humain pour souligner l'unité, l'union et la cohésion nécessaires de la tête et du corps : si la tête et le corps se séparent, tous les deux meurent. Ainsi en est-il de l'homme et de la femme : quand l'un des conjoints se sépare de l'autre, afin de mieux vivre personnellement, il se fait des illusions, car ce n'est pas seulement son conjoint, c'est aussi lui-même ou elle-même qui meurt. Il ne s'agit évidemment pas de leur existence physique ; il s'agit de leur existence chrétienne animée de la grâce sanctifiante, de la grâce du mariage, qui meurt chez l'un comme chez l'autre. C'est pourquoi, pour la troisième fois et en indiquant la source du mariage chrétien, Paul signale le Christ ; « Tout comme, pour l'Église, le Christ est la tête, lui qui est le Sauveur de son corps », litt. « Comme le Christ aussi est la tête de l'Église, lui, Sauveur du corps ». Ceci marque la verticalité Dieu-homme. Le Christ est au-dessus de son Église ; de même, le mari est au-dessus de sa femme dans le mariage chrétien.

Or à notre époque sécularisée, tout est basé sur l'horizontalité homme-homme, qui renforce l'égalitarisme des individus, et détruit l'égalité des conjoints. Le problème est

d'ailleurs le même en ce qui concerne les relations entre supérieur et inférieur, autorité et service, commandement et décision, termes habituellement mal vus aujourd'hui, parce qu'on les a vidés du sens chrétien au nom de l'autonomie individuelle face aux autres, de ce que j'ai appelé « égalitarisme ». Celui-ci, en effet, prône l'autonomie et l'indépendance de chacun, tandis que l'égalité exprime la complémentarité de tous. Dans l'égalitarisme, chacun est sur ses gardes, a peur que l'autre ne dérange son autonomie ; dans l'égalité, chacun voit l'autre comme un autre lui-même, a besoin de l'autre et se dévoue à l'autre. Développons un peu cela.

Dans les sociétés païennes comme dans les tribus primitives, il y a domination de l'homme surtout, et plus rarement de la femme, et avec domination de chacun dans son propre domaine pour éviter les heurts. Dans nos sociétés néo-païennes qui ont gardé quelques coutumes chrétiennes, c'est un égalitarisme pire que la domination. Car, si une certaine égalité existe encore dans les sociétés primitives pour la stabilité de la famille et de la tribu et pour le bien des enfants, dans nos sociétés dites civilisées l'autonomie et l'individualisme détruisent la stabilité de la famille au grand détriment des enfants. C'est seulement avec le christianisme, fondé sur l'union indissoluble du Christ et de l'Église, que l'égalité et la stabilité sont établies.

Dans le judaïsme, il n'y a pas complète égalité de l'homme et de la femme, bien qu'un certain progrès ait été fait par un contact avec le christianisme. Ainsi, au temps des Apôtres, il n'y avait pas égalité totale ; on le voit en Mt 19,5 qui reprend notre v. 31 : Jésus interdit le divorce qui donne la primauté de l'homme sur la femme, puisque seul l'homme pouvait répudier sa femme, et il l'interdit parce qu'à l'origine Dieu voulait l'égalité et la stabilité, et donc l'indissolubilité. Ce problème « égalité-égalitarisme » restera insoluble tant qu'on n'aura pas mis en honneur la soumission des chrétiens les uns aux autres à l'image de la soumission mutuelle du Christ et de l'Église ; car le Christ se soumet aussi à son Église, d'une façon que l'on verra plus loin, et déjà dans ce qui suit.

« Lui, le Sauveur du corps ». Paul précise ici la fonction de la tête à l'égard du corps, qui garantit la relation d'égalité du Christ et de l'Église. Cette fonction de la tête est d'être le Sauveur du corps. Par ce terme de « Sauveur », l'Apôtre situe la relation Christ-Église et, en conséquence, la relation homme-femme dans l'ordre du Salut. Le sacrement du mariage vise le Salut des époux et de leur vie, comme les autres sacrements sont aussi institués pour le Salut. Dès lors, si le Christ est le Sauveur de l'Église, le mari l'est aussi, mais indirectement, c.-à-d. par le Christ dans l'Église. Paul ne dit pas encore comment la tête sauve, il le dira plus loin ; il dit seulement que la fonction de la tête est de sauver. Si le mari n'imité pas le Christ Sauveur à l'égard de sa femme, il n'accomplit pas sa fonction salutaire, il détruit l'égalité qui implique le dévouement, puis il change la soumission de sa femme en asservissement. Soumission, en effet, ne veut pas dire asservissement comme le pensent ceux qui vivent de l'esprit du monde. Aussi, l'homme qui demande à sa femme la soumission mais ne s'occupe pas de son Salut abuse de son titre de tête, pèche contre son Sauveur, et empêche sa femme d'exercer la soumission qui lui revient.

- v. 24 : « Comme l'Église est soumise au Christ, ainsi les femmes aussi à leurs maris en tout ». Paul revient avec insistance à la soumission de la femme mais à l'imitation de l'Église. La phrase ne commence pas par : « Eh bien ! si ... » (Lectonnaire), elle commence par « Mais comme » en forte liaison avec ce qui précède : « Le Christ Sauveur ». Le sens est alors : « Le Christ sauve l'Église, mais c'est à condition que l'Église soit soumise au Christ, et donc la femme à son mari ». Ceci demande des explications à cause de la mentalité païenne dans laquelle nous baignons. Le fait que l'Église soit soumise au

Christ explique déjà pourquoi la femme doit se soumettre à son mari. Mais comme Paul insiste sur la soumission et que celle-ci est rejetée aujourd'hui, précisons-en le sens. Notons d'abord que le français, comme le grec et le latin, en indique le sens général : « Se met sous pour soutenir ». Développons cela de trois manières ; deux sous forme de définition, une sous forme de justification :

- a) La soumission est une vertu typiquement féminine. Ceci ne contredit pas le v. 21 où il est dit que tous les chrétiens, hommes et femmes, doivent être soumis les uns aux autres. Car pour la Bible l'humanité est vue comme féminine devant Dieu ; on sait d'ailleurs qu'il y a du masculin dans la femme, et du féminin dans l'homme, contribuant ainsi à l'égalité de l'homme et de la femme. Nous devons donc partir de la soumission face à Dieu : étant la vertu de tout être humain qui a besoin d'être sauvé, la soumission est nécessaire à tout le monde et exigée de tous. Celui qui refuse le Salut ou dit qu'il n'en a pas besoin est « insoumis » et donc perdu : il lui manque la soumission qui attire le Salut, il ne veut même plus en entendre parler. Le chrétien sait combien il a besoin d'être sauvé, puisqu'il voit en Jésus son Sauveur. La vertu de soumission, nécessaire à tout chrétien est donc l'attitude vraie, forte, sereine et constante de celui qui espère à chaque instant son salut du Christ. Elle découle de la vertu cardinale de justice, elle est le support de la fidélité, de l'obéissance, de la douceur, de l'estime du prochain, que le chrétien se doit de vivre selon la volonté de Dieu. Or de l'homme et de la femme, c'est la femme qui a reçu de Dieu, d'une façon éminente, la capacité d'être soumise et de soumettre ; et, dit-on, mais on le voit bien – elle est naturellement religieuse, plus que l'homme. Voilà un terme corrélatif à la soumission : le sentiment religieux. Ce n'est pas le père, c'est la mère qui spontanément apprend à son enfant en bas âge à connaître, à aimer et à servir Dieu. La femme a cette fonction de représenter, de faire vivre et d'apprendre aux hommes la vertu de soumission qui ouvre à Dieu, à l'Église et au prochain. On se demande aujourd'hui quel est le rôle de la femme dans l'Église. Je pense qu'on pourrait le découvrir en réfléchissant à cette grande capacité de soumission que la femme a reçue de Dieu. Nous avons des textes parallèles au nôtre en 1 Cor 7 ; 11,34-38 ; Col 3,18-21 ; 1 Tim 2,9-15 ; 1 Pi 3,1-7, mais aussi un exemple en Marie, vierge et mère, soumise à Dieu jusqu'à s'appeler son humble servante.
- b) Comme vertu, la soumission s'apprend. Qui dit en effet vertu, dit conscience d'imperfection ou de caprices, volonté de l'acquérir, décision libre, recherche de stabilité et de fermeté. Celui ou celle qui se soumet, facilement ou difficilement, parce qu'il le faut bien, à contrecœur, en maugréant, par ruse pour arriver à ses fins égoïstes ou par visée de revanche n'a pas la vertu de soumission, est esclave de soi-même. Or, pour se décider librement et volontiers à être soumis, il faut attacher une grande valeur à la soumission, c.-à-d. y voir une vertu. Ceux qui la vivent correctement le savent bien, l'honorent, la protègent, la recommandent ; ce sont ceux qui ne l'ont pas ou ne la désirent pas qui la méprisent ou en ont honte. Mais il faut aussi « la volonté de l'acquérir », car la vertu n'est pas innée, elle s'acquiert ou se conquiert, elle est un acquis obtenu par un labeur. Les enfants ont des qualités, mais ils n'ont aucune vertu ; ainsi, l'innocence de l'enfant n'est pas une vertu, c'est un état qu'il n'a pas acquis par lui-même, et c'est pourquoi il la perd si ses parents ne lui ont pas appris à en faire une vertu par l'effort et l'exercice de l'obéissance. Les enfants doivent apprendre toutes les vertus. Les jeunes qui ont été mal élevés sur ce point se laissent entraîner par leurs instincts versatiles, rejettent la foi, sont associables et eux-mêmes sont malheureux. Et les adultes qui ont acquis les vertus et donc la soumission ont à les entretenir, à les faire grandir, jusqu'à ce qu'elles deviennent une seconde nature, jusqu'à les exercer facilement, toujours et joyeusement. Donc, la femme a acquis la vertu de soumission, lorsqu'elle l'exerce spontanément, sans arrière-

pensée (comme se faire bien voir), dans toutes les circonstances, même pénibles à éprouver, et comme un épanouissement de sa vie. C'est ce que Paul dit dans notre verset : « Qu'il en soit de même en tout pour les femmes à l'égard, de leurs maris ».

- c) On voit donc où gît aujourd'hui la difficulté sur ce point. La soumission a mauvaise presse, parce qu'on a supprimé l'égalité, c.-à-d. le respect mutuel de l'homme et de la femme, mais aussi parce qu'on ne sait plus ce que signifie la soumission, et parce qu'on la confond avec la sujétion. Laissons de côté l'aspect sociétal : l'égalitarisme déjà traité. Comme Paul, voyons seulement ce qui concerne le mariage. La défaite de la soumission est d'abord due à l'homme qui ne vit pas en chrétien : il tombe dans le paganisme, il se sert de sa force pour dominer et non pour sauver. Mais la faute vient aussi de la femme qui ne vit pas en chrétienne, qui ne ressent plus le besoin d'être sauvée, qui se sert des possibilités de l'homme pour obtenir ce qu'elle veut, qui se considère autonome et non complémentaire, et surtout, qui contrecarre en elle la tendance naturelle puis chrétienne à la soumission. Il en est de même d'autres vertus féminines qu'à l'exemple des hommes, les femmes se mettent à mépriser, sans se rendre compte qu'elles amputent leur nature et leur vie. Selon la Révélation, la femme est plus faible que l'homme, parce qu'elle est portée à assimiler Dieu à la Nature, aux forces de la Création, et adopte volontiers la religion de l'homme, pour différents motifs. Mais elle peut transformer sa propension à la religion en idolâtrie et, dans ce cas, entretenir l'idolâtrie de l'homme. En fait, la femme exprime la faiblesse de l'humanité devant Dieu, et c'est pourquoi elle est une privilégiée de Dieu comme les pauvres et les petits. Mais elle peut vouloir profiter de cette sollicitude de Dieu à leur égard pour se donner de l'importance.

En Occident, à côté d'une évolution légitime des comportements, règne une dégradation déplorable des mœurs ; il y a ainsi des femmes qui refusent de reconnaître leur faiblesse, souvent sous l'instigation d'hommes qui les approuvent et les y poussent. Lorsqu'elles veulent affirmer avec force leur autonomie et leur égalité (parfois leur supériorité) auprès des hommes, elles montrent quand même leur faiblesse par leur décision de les imiter, de s'emparer de leurs professions et de les y surpasser, si possible. En voulant s'égaliser à l'homme, la femme prouve qu'elle n'est pas l'égale de l'homme, ou bien que Dieu ne l'a pas faite l'égale de l'homme et qu'elle seule peut le devenir, ou encore que la société veut son inégalité, ce en quoi elle se trompe, car la société n'en est pas la cause mais l'occasion. C'est le péché qui détruit l'égalité de l'homme et de la femme. Ce qui rétablit l'égalité brisée, c'est la grâce du Christ, et ce qui entretient et développe cette grâce, c'est la vertu, terme qui veut dire « force ». La véritable force n'est pas la force masculine qui relève de la chair, c'est la vertu. La femme qui a retrouvé l'égalité par la grâce divine chérit les vertus féminines dont la soumission est la première. Et la femme qui a compris, et qui vit la grande valeur de la soumission n'est pas désarçonnée mais s'arme de la soumission, quand son mari est tombé dans le vice de l'ignoble domination qui fait de lui la tête indigne de sa femme. Car la vertu de soumission, pour vaincre, ne se transforme pas en insoumission, elle vainc le mal par le bien qu'elle est.

Cet exposé est assez long, parce qu'en ce qui concerne la soumission, notamment celle de la femme, il fallait mettre les choses au point ; moins long sera ce qui concerne l'homme, dans la deuxième partie, parce que Paul en parle amplement, l'homme ayant davantage besoin de son enseignement.

2) Amour venant du mari comme du Christ (v. 25-30)

- v. 25 : « Hommes, aimez vos femmes ». Pour la femme, Paul a consacré trois versets, mais pour l'homme il en consacre sept. C'est dire que l'homme a davantage besoin d'être instruit. A l'homme, dit-il, est confié le rôle d'aimer, ce qui n'exclut pas sa soumission dans la crainte du Christ (v. 21). Mais l'amour, qui implique l'exercice de toutes les vertus et donc la soumission, exige plus que la soumission : il la décuple et la pousse jusqu'à la mort. De même que la femme doit rendre sa soumission parfaite, l'homme doit apprendre à se soumettre à l'amour. Or l'amour-ἀγάπη (voir Temps d'après la Pentecôte A) qui est la soumission par excellence, n'est pas d'abord du sentiment, il est la volonté de se sacrifier pour l'autre, à l'exemple du « Christ qui a aimé l'Église, et s'est lui-même livré pour elle ».

Il est demandé à la femme de se soumettre parfaitement, non de se sacrifier, mais à l'homme il est demandé de faire plus, d'estimer sa femme supérieure à lui, et d'estimer sa propre vie moindre que celle de sa femme, jusqu'à se sacrifier pour elle. Qu'est-il préférable : se soumettre ou mourir ? Eh bien ! Dieu demande seulement à la femme de se soumettre, mais il demande à l'homme la forme la plus grande de la soumission : mourir pour sa femme. C'est déjà le cas dans l'ordre naturel : quand la patrie est en danger, ce ne sont pas les femmes, ce sont les hommes qui partent en guerre, acceptant de mourir, s'il le faut, pour leurs femmes et leurs enfants.

- v. 26 : « Il voulait la rendre sainte », litt. « Afin qu'il la sanctifie ». Paul vient de dire comment la tête, le Christ, sauve : c'est par sa mort. Maintenant il dit dans quel but le Christ accomplit son amour sacrificiel pour l'Église : ce but est double. Le premier est de la sanctifier, en « la purifiant au bain de l'eau dans une parole de vie » : il s'agit du baptême dans l'eau et l'Esprit du Christ. Comme tout sacrement, le baptême implique une parole de Dieu, précédant et imprégnant le rite pour que vienne le Saint-Esprit invoqué.
- v. 27 : « Il voulait se présenter à lui-même l'Église », litt. « Afin qu'il se présente l'Église à lui-même » : L'Église existe pour le Christ, et aussi pour les hommes puisque le Christ veut sauver l'humanité par elle. C'est le deuxième but du Christ dans son amour pour l'Église. Pour cela, le Christ la veut « glorieuse », c.-à-d. « sans tache ni ride ... sainte et irréprochable ». Mais une telle Église est seulement vue dans la foi.
- v. 28 : « C'est comme cela que le mari doit aimer sa femme : comme son propre corps », litt. « Ainsi les hommes doivent aussi aimer leurs-propres femmes comme leurs-propres corps ». Après tout ce que Paul a dit de l'amour du Christ pour son Église, l'application à l'amour de l'homme pour sa femme se fait facilement. Si l'homme aime sa femme comme le Christ aime son Église, il ravivera son baptême pour la rendre sainte comme le Christ sanctifie son Église. De même pour l'ajout « comme son propre corps » signifie : comme le Christ aime son Corps, l'Église.

Dès lors « Celui qui aime sa-propre femme s'aime lui-même » : Cette expression a deux sens complémentaires : le premier est que sa femme est son corps, comme l'Église est le Corps du Christ ; le deuxième est que le mari n'est pas fait pour lui-même mais pour sa femme qui doit être aimée par lui et qui, grâce à cet amour, est aidée à se soumettre à lui, tandis que la femme est faite pour elle-même, pour être aimée, pour manifester l'importance de la soumission qui est une forme parfaite de l'amour. Si explicitement Paul n'a rien dit de l'amour de la femme pour son mari, c'est justement parce que sa soumission à lui exprime son amour pour lui. Résumons ce que l'Apôtre dit dans ces versets 25-28 : le mari doit aimer sa femme jusqu'à mourir

pour elle, comme le Christ est mort pour son Église, il est fait pour sa femme, pour l'aimer d'un amour qui veut la glorifier, la rendre heureuse, la faire devenir ce qu'elle doit être, à savoir, sauvée et belle, comme doit être l'Église sainte et irréprochable.

- v. 29 : « Jamais personne n'a méprisé son propre corps », mais litt. « Car jamais personne n'a haï sa-propre chair ». Le terme « chair, σάρξ » comprend l'attachement à soi-même avec ses faiblesses, ses manques, ses défauts. Le mari doit donc aimer lui-même qui est aussi sa femme avec leurs propres imperfections. « Au contraire, on le nourrit, on en prend soin », litt. « Mais on la nourrit et choie ». Le terme « choyer, » s'applique à la mère qui prend soin et pourvoit aux insuffisances de son petit enfant qu'elle chérit. Paul l'emploie ici pour chaque personne, mais avec allusion au mari envers sa femme ; c'est pourquoi il ajoute « comme le Christ aussi (le fait pour) l'Église » : c'est toujours dans l'ordre du Salut et selon l'Esprit du Christ qu'il parle du mariage et des époux.
- v. 30 : « Parce que nous sommes les membres de son corps » : cette adresse à tous les chrétiens (« nous ») de « son Corps » (évidemment l'Église), indique que le Christ porte sur chacun d'eux l'amour qu'il a pour son Église, si bien que chaque chrétien peut aimer comme le Christ aime.

### 3) Mystère divin de la soumission (v. 31-33)

- v. 31 : « A cause de cela », mais litt. « A la suite de cela » : Le « cela » indique tout ce qui précède, l'amour du mari pour sa femme et la soumission de la femme à son mari en imitation du Christ qui aime son Église et de l'Église qui est soumise à son Sauveur, le Christ Seigneur. Paul en montre la conséquence obligée : « A la suite de cela ». Et cette conséquence, il la tire de Gn 2,24 qui était l'annonce de « cela » et dont il vient de dire l'accomplissement. « L'homme quittera son père et sa mère » : La femme qui n'a pas à quitter ses parents exprime la soumission, mais l'homme doit les quitter puisque, la femme venant de lui, il veut la récupérer. « Et il sera attaché à sa femme » lui à qui est attribué l'amour. « Et les deux deviendront une unique chair » : Ils restent deux, et leur mariage fait leur union unique, c.-à-d. indissoluble.
- v. 32 : « Ce mystère est grand ». Paul parle du mariage chrétien comme d'un mystère, parce que ce mariage contient le Mystère du Christ et de l'Église. Il dit « mystère », parce qu'il y a un sens caché qu'il n'a pas complètement dévoilé. Il se contente d'affirmer que ce mystère du mariage chrétien fait songer à celui du Christ et de l'Église, ce qui veut dire que l'union de l'homme et de la femme est une actualisation de l'union du Christ et de l'Église. Et ce mystère est « grand », grand aux yeux de Dieu, parce qu'il a la mesure voulue par Dieu et qu'il exprime quelque chose de la grandeur divine, et parce qu'ici il est en rapport avec l'union du Christ et de son Église.
- v. 33 (omis) dit ceci : Ce mystère se manifeste quand le mari aime sa femme et quand la femme craint son mari. Paul ne dit plus « se soumet » mais « craint » qui comprend la soumission, parce qu'il veut rappeler ce qu'il a dit à notre premier verset : la soumission mutuelle des chrétiens « dans la crainte du Christ ». C'est là ce qu'on appelle « le procédé de l'inclusion », employé ici pour la crainte, et valant pour un texte au complet. Dans ce procédé, le mot ou la phrase du début se développe dans le texte, se comprend par lui et s'enrichit de lui jusqu'à la fin. Ici donc Paul enferme tout le texte dans la « crainte » du Christ pour son Église, et de la femme pour son mari. En unissant ces deux points de vue, nous avons ceci : le mariage chrétien ne peut réussir qu'en étant vécu dans la crainte du Christ.

## Conclusion

Dans la première lecture, nous avons vu que Dieu se soumettait librement son peuple, mal disposé à la vraie soumission à cause surtout du péché originel, de sa propension à l'idolâtrie, et de la préférence donnée aux vaines pensées de son cœur. C'était déjà beaucoup, cet amour de Dieu pour son peuple indigne. Mais avec Jésus, cet amour divin est allé excessivement loin. Durant sa vie publique, il a refait abondamment et complètement pour ses contemporains les merveilles de Dieu de l'Ancien Testament, révélé le Mystère de Dieu, enseigné la nécessité de la conversion du cœur, annoncé la venue du Salut dans la Nouvelle Alliance, et tout cela, en acceptant de subir l'incompréhension, l'ingratitude, l'indifférence, l'hostilité, l'incroyance. Et quand son peuple et ses chefs ont voulu le mettre à mort et l'ont condamné, Jésus s'y est prêté, ne s'est pas défendu, s'est soumis à leur volonté à dessein et par amour, afin que sa mort les délivre, eux et tous les hommes, du péché, et il subit sa Passion ignominieuse, après qu'ils eurent donné à Pilate, qui n'en voulut pas, l'acte de répudiation de leur Messie. Mais quelle réparation et quelle joie pour lui de découvrir la soumission, que son nouveau peuple, l'Église, lui manifeste et lui donnera dans l'Esprit Saint jusqu'à la fin des temps. Cette soumission parfaite de l'Église en réponse à l'amour infini de son Époux divin jusqu'à la mort s'exprime, dès le baptême de leurs enfants, dans la soumission des uns aux autres et, plus particulièrement, dans leur mariage, où l'époux porte le rôle du Christ, et l'épouse celui de l'Église, pour leur propre Salut.

Nous avons vu surtout la vertu de soumission. Celle-ci est innée dans la femme qui doit l'exercer et la perfectionner librement et constamment, et qui, plus que l'homme, est apte à faire découvrir à tous les êtres humains qu'ils ont besoin du Salut, et qu'ils l'obtiennent par leur soumission au Christ. Cette vertu de soumission est doublement inhérente à l'amour que le mari doit à sa femme, pour que celle-ci remplisse convenablement son statut d'épouse et sa vocation à la soumission. La soumission relève aussi de l'égalité de l'homme et de la femme, et c'est pourquoi elle est amour. Cette vertu est étayée par d'autres vertus : l'humilité, la discrétion, l'espérance, l'obéissance, la fidélité, la piété, le service, la crainte, c.-à-d. le respect. Elle est à la fois le témoin et l'agent de l'appel au Salut donné par Jésus pour la vie du monde. Vains sont les débats et les discussions sur la soumission ; c'est en la vivant sincèrement et cordialement qu'on en découvre la grandeur et le prix.

## Évangile : Jean 6,60-69

### I. Contexte

Ce passage est la suite et la fin du discours sur le Pain de la vie, que Jésus avait donné en signe à la multiplication des pains. Il expose l'effet que ce discours a produit sur les disciples de Jésus. La foule avait compris peu de choses puis, dépassée, s'était tue ; les juifs avaient compris quelque chose mais charnellement, puis, offusqués, s'étaient tus à leur tour. Pendant ce temps, les disciples n'avaient rien dit : ils écoutaient ce que Jésus disait à la foule puis aux juifs, tout en s'efforçant de comprendre ce que Jésus voulait qu'ils comprennent.

Maintenant que les juifs ne réagissent plus, les disciples expriment leur avis. Leur intervention ne porte pas seulement sur les dernières paroles de Jésus : la nécessité de manger sa chair et de boire son sang, auxquelles menait logiquement le développement du discours, mais porte sur tout le discours. Deux groupes opposés disent ce qu'ils pensent : ceux qui vont quitter leur Maître, et les Douze qui vont lui rester attachés.

## II. Texte

### 1) Incroyance et insoumission de nombreux disciples (v. 60-66)

- v. 59 et 54 (repris) : ils montrent sur quoi porte la réaction de ces disciples. Cette parole « Manger ma chair et boire mon sang » est à la fois le contenu et le sens de tout le discours. Jésus n'en a pas développé le sens, mais contentons-nous de le reprendre. C'est certes comme étant Dieu (v. 46), mais c'est par l'intermédiaire de son humanité que Jésus se donne en nourriture. Or, pour manger sa chair et boire son sang, il faut avoir tué et donc se reconnaître un meurtrier, ce qui veut dire que tous les hommes sont des meurtriers, puisque ce sont les péchés de tous les hommes qui l'ont mis à mort. Jésus parle donc de sa Passion. Ensuite, il dit qu'en mangeant sa chair, chacun demeure en lui et lui en chacun (v. 56), ce qui signifie que le pardon du meurtre commis est obtenu. Puis, en parlant de sa chair et de son sang, il évoque sa propre personne tout entière, qu'il exprime clairement lorsqu'il ajoute : « Celui qui me mange », le « me » indiquant bien sa personne avec son humanité et sa divinité. Enfin, sa chair mangée et son sang bu sont vivants, parce qu'il tient la vie du Père et la communique à ceux qui se nourrissent de lui.

Au sujet de cette vie, Jésus avait fortement insisté sur la vie éternelle de Dieu comme chose essentielle. Ce n'est donc pas sa chair faible et mortelle de son existence terrestre qu'il donne à manger, c'est sa chair ressuscitée et divinisée. Il le suggérait, quand il disait que sa chair à manger est semblable mais supérieure à la manne nourricière tombée du ciel, et quand il parlait de son pain donné en signe, que tous avaient mangé à la multiplication des pains. Complétons tout cela par l'Eucharistie dont parle notre texte. Au fond, Jésus annonçait sa Passion et sa Résurrection, ainsi que l'importance, en plus du baptême, de l'Eucharistie pour avoir la vie divine. L'Eucharistie actualise la Pâque du Christ, figurée par la Pâque d'Israël (v. 4).

- v. 60 : « Beaucoup de ses disciples » : Jean exclut quelques autres disciples et certainement les Douze Apôtres. « Ce qu'il dit là est intolérable ! ». Cette traduction touche à la signification de cette parole, mais litt. c'est plus fort : « Dure est cette parole ! ». Ces disciples n'ont pas compris la pensée de leur Maître. Qu'ont-ils donc compris ? On pourrait dire : Qu'ils ne s'estiment pas être des meurtriers, eux qui le suivent, qu'ils devront manger son corps mortel qu'ils voient, qu'ils trouvent cela choquant et inadmissible comme le cannibalisme. Mais cette mauvaise compréhension exprimée par eux vient d'une incompréhension intime de la personne de Jésus : ils ne croient pas qu'il est le Fils de l'homme descendu du ciel, bien qu'envoyé de Dieu, ni venant de Dieu, tout en étant à leurs yeux le fils de Joseph. Pour eux, Jésus est un Fils de Dieu comme les juifs le pensent, c.-à-d. un homme éminent accrédité par Dieu pour révéler sa volonté à son peuple, somme toute un prophète, et même le Prophète prédit par Moïse et qui le remplace.

Il faut remarquer que, comme la foule et les juifs, ces disciples ne prêtent aucune attention à la vie éternelle qui, donnée par Dieu seul, pouvait les aider à accepter la parole de Jésus ; ils s'arrêtent aux moyens d'obtenir cette vie, moyens qui les heurtent. Comme le peuple devant Josué, ils ne demandent pas à Jésus de les éclairer ; ils disent même : « On ne peut continuer à l'écouter », mais littérairement c'est une interrogation qui renforce un refus : « Qui peut l'entendre ? ». Au fond, ces disciples ont suivi Jésus parce qu'ils le trouvaient raisonnable, conforme à leur façon de penser.

- v. 61 : « Jésus connaissait par lui-même », litt. « Jésus, sachant en lui-même » : C'est une allusion à sa divinité qui sonde les cœurs ; et c'est « en lui-même », parce qu'il savait à

l'avance que ses disciples seraient heurtés. « Que ses disciples récriminent à ce sujet » : Ce n'est plus « Beaucoup de ses disciples » comme au v. 60, ce sont tous ses disciples, y compris les Douze, qui sont intérieurement dans les dispositions de la récrimination, Des dispositions semblables animaient les Apôtres, lorsque Jésus leur annonçait par trois fois sa Passion : Pierre en était scandalisé, et par après, tous se taisaient mais étaient effrayés, ne comprenaient pas et n'osaient pas l'interroger (Mt 16,22-23 ; Mc 9,32 ; Lc 18,34). Ici aussi, il s'agit de la même récrimination que suscite la Pâque de Jésus à manger.

Aussi Jésus va-t-il s'efforcer d'éclairer tous ses disciples, en leur disant de se détourner d'eux-mêmes et de leurs préjugés, de voir dans ses paroles la vérité, et de découvrir dans leur cœur ce qui les arrête. Il dit d'abord : « Cela vous scandalise ? ». On trouve encore une seule fois en Jean ce terme « scandaliser, σκανδαλίζω », en Jn 16,1 qui parle des difficultés de la mission future des Apôtres : ils rencontreront une occasion de chute, mais ils pourront la surmonter, s'ils se rappellent que leur Maître les y a placés. Ici aussi, Jésus dit qu'ils peuvent surmonter le scandale de ses paroles, s'ils font attention à lui et non à eux-mêmes.

- v. 62 : « Et quand vous verrez le Fils de l'Homme monter ... », litt. « Et si vous contemplez le Fils de l'Homme montant ... ». Jésus fait découvrir aux disciples que c'est en effet d'abord par sa personne qu'ils sont scandalisés, par sa personne humble et contredite maintenant, mais destinée plus tard à la gloire éternelle (Dn 7,13-14, texte connu des disciples). « Je ne suis pas seulement un homme connu, mais le Fils de l'Homme qui est descendu du ciel et qui va remonter au ciel, auprès du Père dont je suis le Fils unique. Dès lors, ce que je vous donne à manger n'est pas de la viande à mâcher avec vos dents, mais mon corps ressuscité et divinisé, animé de la vie même de Dieu.
- v. 63 : « C'est l'Esprit qui vivifie » : Le Lectionnaire met « esprit » et non « Esprit » dans le sens, sans doute, que Paul donne en 2 Cor 3,6 à propos de la Sainte Écriture comprise selon l'Économie nouvelle ; dans ce cas, Jean parle alors de l'esprit du corps glorifié de l'homme qui peut vivifier parce qu'il relève de Dieu. Par contre « la chair n'est capable de rien », litt. « la chair n'est utile en rien », car elle relève de l'homme faible, borné et mortel, qui ne saurait vivifier. Les paroles de Jésus sont justement « esprit et vie ». Jésus dit donc ceci : Il faut comprendre mes paroles selon l'esprit et non selon la chair, selon le sens divin que moi, le Fils de Dieu devenu Fils de l'Homme, je leur donne et non selon le sens humain que vous, des hommes épuisés, vous leur donnez. Il en est de même, non pas de la chair prétentieuse qui est inutile, mais de la chair spiritualisée et vivifiée. Jésus redit donc qu'il donne à manger sa chair ressuscitée.
- v. 64 : « Mais il y en a parmi vous », litt. « Mais il y a quelques-uns parmi vous » : Jésus ne dit pas « beaucoup » comme au v. 60, mais « quelques-uns », pour ne pas aggraver l'incroyance qui existait, et pour que tous examinent leur foi. Par cette parole-ci Jésus donne la cause immédiate qui les a scandalisés : leur incroyance qu'il veut leur faire découvrir. Il avait insisté plusieurs fois sur la foi nécessaire pour pouvoir accepter ses paroles. Mais ici, quelques-uns des disciples ont voulu comprendre pour, et au fond, sans croire ; mais Jésus ne l'accepte pas ; il faut d'abord croire, et alors il est possible de comprendre, comme le disait déjà Is 7.9.

Et l'évangéliste ajoute : « Car Jésus savait dès le commencement (de sa vie publique, Jn 16,4) qui sont ceux qui ne croient pas ». Il dit cela pour répondre à une objection : Jésus n'a-t-il pas été trop fort en disant des paroles qui scandalisent ? Non, dit Jean, car Jésus savait à l'avance ceux qui ne croiraient pas et donc se scandaliseraient. Mais alors une autre objection surgit : Si ces disciples incroyants ont suivi Jésus, c'est qu'ils

croyaient en lui ! Oui, répond Jean, mais ils n'avaient pas la foi qu'il fallait ; de fait, nous avons remarqué, plus haut, leur mauvaise connaissance de Jésus.

- v. 65 : « Voilà pourquoi je vous ai dit ». Jésus va redire que la foi en lui est un don du Père, affirmation semblable mais plus nette ici que lorsqu'il disait : « Personne ne vient à moi, si le Père ne l'attire » (v. 44). S'il en fait l'application à ses disciples, c'est pour signifier qu'ils n'ont pas profité de son discours, mais sont restés au niveau des juifs. De plus, Jésus met mieux en lumière ceci : il n'y a pas d'injustice de la part du Père s'il donne de croire à certains et pas à d'autres, et cela pour deux motifs :
  - a) Puisque c'est un don, personne n'y a droit : la foi est un bienfait que nul ne mérite et ne peut réclamer comme un dû. Or ces disciples-là ont pensé que la foi dépendait seulement d'eux, qu'ils pouvaient l'acquérir par eux-mêmes. Puisqu'elle est un don du Père, on ne peut que se disposer à l'accueillir.
  - b) Étant évident que la foi est, seulement, donnée par le Père, il faut la lui demander. Si donc Jésus excuse en partie les disciples de ne pas croire, il ne les en accuse pas moins, parce qu'ils n'ont pas prié le Père, ni demandé à Jésus de les éclairer.
  
- v. 66 : « Beaucoup de ses disciples s'en allèrent », à quoi il faut ajouter ce que le Lectionnaire a omis : « en arrière » : ces disciples avaient fait un pas vers Jésus en le suivant, maintenant ils font marche arrière. Les paroles de leur Maître n'ont produit aucun bon effet en eux, puisque ces « beaucoup » qui récriminaient s'en vont : ils maintiennent leur façon charnelle de penser, refusent d'entendre leur Sauveur, et manifestent leur insoumission, en voulant que Jésus se soumette à eux et en ne croyant plus en lui. Au moins découvrent-ils maintenant ce qu'est « croire en Jésus » et ce qu'était leur ancienne croyance en lui.

## 2) Soumission des Douze grâce à leur foi en Jésus (v. 67-71)

- v. 67 : « Voulez-vous partir, vous aussi ? », litt. « Est-ce que vous aussi vous voulez aller (ou « vous en allez » selon les (Néo)Vulgates) ? ». Jésus se tourne vers ses Apôtres qui sont restés et, bien qu'il connaisse leur foi en lui, il leur demande s'ils veulent s'en aller. Pourquoi une telle question, apparemment inutile ? Pour quatre motifs :
  - a) Pour que les Douze ne s'estiment pas méritants de rester, dignes d'éloges de leur Maître, convaincus de lui être nécessairement utiles. Jésus veut leur faire comprendre qu'il n'a pas besoin d'eux ni d'être suivi par eux, et que, s'ils restent, ce doit être sans qu'ils se croient indispensables, même pour sa défense. Il le leur signifiera clairement plus tard, lorsqu'il leur dira : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis pour que vous alliez » (Jn 15,16), répété au v. 70 (omis).
  - b) Pour que le Douze ne soient pas contraints ni gênés de rester s'ils désiraient s'en aller. Jésus veut qu'ils le suivent librement et sans hésitation. C'est la même attitude que prenait Josué à l'égard du peuple. Servir Dieu ou Jésus malgré soi revient à ne pas les servir du tout.
  - c) Pour mettre à l'épreuve la foi des Douze. Jésus en effet ne dit pas « Voulez-vous rester », mais « Voulez-vous vous en aller ». Rester signifie continuer d'être avec Jésus, tandis que s'en aller signifie se retrouver avec soi-même. Jésus veut qu'ils se rendent compte si c'est lui qui les intéresse, ou si c'est eux-mêmes auxquels ils sont attachés.
  - d) Pour que les Douze se guérissent de leur récrimination secrète sans doute, et inconnue d'eux, mais connue de Jésus (v. 61 : « ses disciples », donc tous). Ils doivent accepter sans réticence les paroles du discours de leur Maître, et ainsi leur foi en lui sera ferme et pure.

- v. 68 : « Vers qui pourrions-nous aller ? », litt. « Vers qui nous en irons-nous (ou « irons-nous » selon la Vulgate) ? ». Simon Pierre, qui répond au nom des Apôtres, dit à Jésus que les Douze lui sont attachés comme des hommes perdus qui aiment de tout leur cœur celui qui seul peut les sauver. Ils se sentent perdus, en effet, parce que le discours sur le Pain de la vie les heurte et souligne leur faiblesse devant tant d'exigence, mais ils voient en Jésus le Sauveur, et même « le Seigneur », qui peut les éclairer et les fortifier : leur question est une prière. Et ils aiment Jésus plus que père et mère et plus qu'eux-mêmes, avec la volonté de ne jamais le quitter. Aussi affirment-ils : « Tu as les paroles de la vie éternelle », ce qui signifie que la doctrine de Jésus est supérieure à celle de Moïse et des Prophètes, car celle-ci ne donne pas la vie éternelle. De plus Pierre souligne ce que Jésus avait dit être essentiel à tenir compte : la vie éternelle, tout le reste devant être considéré comme y disposant et l'entretenant.
  
- v. 69 : « Et nous, nous croyons et nous connaissons » : Pierre a d'abord envisagé les paroles de Jésus ; maintenant il envisage la personne de Jésus. Par là, il nous montre que c'est par les paroles de Jésus qu'on accède correctement à sa personne. La première chose que Pierre affirme est « nous croyons », la foi en Jésus, et ensuite « nous connaissons ». Il a bien compris qu'il faut croire pour posséder la connaissance intime et la juste compréhension. « Tu es le Saint de Dieu », que la Vulgate remplace par « Tu es le Christ le Fils de Dieu », rappelant ainsi la profession de foi de Pierre à Césarée de Philippe. L'expression « le Saint de Dieu » est riche de sens : d'abord Dieu seul est saint, et dès lors Pierre voit en Jésus le Fils de Dieu, comme l'explicitait la Vulgate ; ensuite saint signifie 'tout autre voulant être tout proche', ce qui indique que Jésus est le Fils de l'Homme. Les Apôtres affirment donc que Jésus est le Fils de Dieu et le Fils de l'Homme, qui est bien supérieur à tous les hommes et bien plus proche d'eux ; c'est la foi pure et la connaissance exacte sans l'aide de la raison.
  
- v. 70-71 (omis) : Jésus dit d'abord ce que j'ai noté plus haut : « N'est-ce pas moi qui vous ai choisis ? » (Jn 15,16). Puis, comme Pierre avait dit « nous » pour désigner les Douze, Jésus rectifie en disant que Judas, auquel il avait fait allusion au v. 64, en est exclu, parce qu'il est un diable qui allait le trahir. Mais il appelle aussi Judas « l'un des Douze », pour que le scandale de la Passion ne les fasse pas pécher comme Judas. Alors, atterrés, eux aussi se taisent, mais leur silence n'est pas le même que celui de la foule, que celui des juifs, ni même que celui des disciples qui sont partis : c'est le silence pétrifié de l'attente d'obtenir la grâce salvatrice de Dieu.

## Conclusion

Après la foule, après les juifs, voilà des disciples qui refusent de se soumettre à Jésus. Cela veut dire qu'être disciple de Jésus ou chrétien ne garantit pas d'être automatiquement sauvé. Être sauvé, en effet, c'est être semblable au Sauveur et, pour cela, croire en lui de la vraie foi, c.-à-d. penser d'abord comme lui. Par ces diverses sortes de personnages (foule, juifs, disciples), on voit quel chemin il faut parcourir pour y parvenir. Même les Douze qui pourtant croient vraiment en lui sont déficients sur ce point ; il est vrai que l'Esprit Saint de la Pentecôte ne leur a pas encore été donné. Mais au moins veulent-ils et les voit-on se soumettre totalement à leur Seigneur, en reconnaissant leur indigence, en lui confiant leur désir d'avoir leurs pensées et leur vie conformes aux siennes, en acceptant tout ce qu'il dit, y compris les reproches, et en proclamant sa sainteté de Fils de Dieu. Les autres disciples n'ont pas la vraie foi : ils n'admettent de Jésus que ce qui correspond à leur pensée, bien qu'ils soient arrivés à un niveau déjà élevé de foi et de connaissance.

La soumission, qu'Israël promettait sans difficulté et naïvement [1<sup>ère</sup> lecture], dont Paul parlait dans l'épître, qui heurtait beaucoup de disciples et qui serrait le cœur des Douze, n'est pas une vertu facile à exercer ; elle est une source de souffrance pour ceux qui veulent l'acquérir. Dans nos sociétés, elle est méprisée, ceux qui s'y adonnent sont traités d'arriérés, des chrétiens même la disent impossible à pratiquer, et les dires de Josué, de Paul et de Jésus sont estimés superflus et dépassés. Mais c'est là une façon de voir de l'homme rivé sur le contentement de ses insuffisances. Que faisait Jésus pour soumettre son humanité, jusqu'à la soumettre à des hommes inférieurs à lui ? Il la soumettait à sa divinité, il se tournait vers la volonté de son Père (Mc 14,36). Telle était l'attitude de Simon Pierre et des autres Apôtres, en affirmant leur foi en leur Maître et Seigneur. Telle doit être aussi la nôtre : croire en notre Rédempteur, croire qu'il se révèle Christ, Seigneur et Saint de Dieu, pour nous élever jusqu'à lui et jusqu'à son Père, et, pour cela, se donne tout entier à nous. Il est nécessaire de s'examiner pour savoir où on en est dans la soumission, mais il n'est pas bon d'être rivé à ses propres insuffisances ni aux difficultés que l'on a à se soumettre. Dans ces cas-ci, il faut aussitôt regarder Jésus obéissant à son Père, quoi qu'il lui en coûtât, faire et pas seulement dire un acte de foi en lui, oser l'imiter malgré les dépréciations de son entourage, et se soumettre sans hésitation. On n'acquiert pas la soumission d'un coup, il y faut du temps parce qu'elle est une vertu. Aussi, dans les moments où l'on flanche, il est encourageant de se dire que l'insoumission contribue à affaiblir la foi, mais que la foi soutient et développe la soumission.